

La migration et la littérature maghrébine de langue française

La migration, l'exil ou l'errance sont des thèmes chers à la littérature maghrébine, en effet la première génération d'écrivains maghrébins a exploré ce phénomène social vieux dans le temps.

Tout un travail littéraire a formé ce qu'on a appelé : « la littérature d'exil » s'occupant de nombreuses problématiques liées aux déplacements massifs de populations. Le thème de l'exil s'est inscrit dans une longue tradition littéraire maghrébine, il est l'un des plus affirmé dans cette littérature francophone, il a pris différentes formes et a été largement traité par la première génération d'écrivains qui ont réussi, à exprimer la parole des émigrés opprimés sur le sol français. Presque la totalité de ces écrivains ont connu cette expérience, mis à part Mouloud Feraoun, qui n'a jamais quitter son pays. Au cours de la colonisation, Mohamed Dib a été expulsé d'Algérie en 1959 car son écriture dérangeait les autorités françaises, il n'y est jamais revenu. Kateb Yacine, lui aussi a été obligé de quitter son pays au moment de la guerre de Révolution et a partagé son temps, après, entre l'Algérie et la France. Ainsi a été la situation de tant d'autres comme Mohammed Khair-Eddine, Assia Djebar, Albert Memmi, Tahar Ben Jelloun. Comme l'indique Jacques Noiray, dans son œuvre, *Littératures francophones, Le Maghreb* : « [...] la littérature maghrébine de langue française, même profondément enracinée dans la terre natale, est une littérature de l'exil »¹ Mouloud Feraoun est le premier à s'être intéressé aux divers aspects de la situation des émigrés ; dans *Le fils du pauvre*, publié en 1950 à compte d'auteur, ensuite, par Le Seuil, en 1954, le protagoniste Ramdane, le père du narrateur, passe un an et demi en France pour gagner de quoi payer ses dettes, mais sans cesser de penser au retour, dans *La terre et le sang* (1953) Amer était un mineur dans le nord de la France à l'époque de la

¹ Paris, Editions Belin, 1996, p.122.

première guerre mondiale, il a épousé une française mais il a préféré rentrer en Kabylie accompagné de Marie, sa femme. On peut aussi songer à Amer N'Amer, le fils (fils d'Amer et de Marie), personnage principal dans *Les chemins qui montent* (1957), est l'exilé qui découvre la misère et la déception des Noraf, décide de revenir vers sa terre natale : « [...] des jeunes qui sont revenus de France le cœur meurtri, parce qu'il a fallu qu'ils aillent là-bas pour comprendre [...] Alors j'ai compris que j'avais un pays et qu'en dehors de ce pays je ne serais jamais qu'un étranger. »² Dans *Le sommeil du juste* (1955), le second roman de Mouloud Mammeri, le personnage Mohand poussé par son père à s'expatrier en France, ayant travaillé dans l'usine Renault, revient au pays pour mourir de la tuberculose contractée au pays étranger. Nous pouvons également évoquer Driss Chraïbi, qui, dans son second roman *Les Boucs* (Paris, 1955) a pris comme thème la condition des nord-africains en France, il a dénoncé violemment la misère de cette minorité qui se heurte à un quotidien misérable et dur : la recherche de travail, la vie au fond de la mine, relégués dans la banlieue ou dans des quartiers populaires, menant une vie de déracinés. Mais le thème est loin d'avoir disparu, les écrivains qui s'en suivent, le reprennent avec d'autres visions, sans doute parce que la réalité perdure dans le temps, sauf qu'elle change de visages, d'images ou porte d'autres masques : Rachid Boudjedra avec son roman *Topographie idéale pour une agression caractérisée* (1975), ou *La Réclusion solitaire* (1976) de Tahar Ben Jelloun et tant d'autres.

² FERAOUN Mouloud, *Les Chemins qui montent*, pp.126-127.